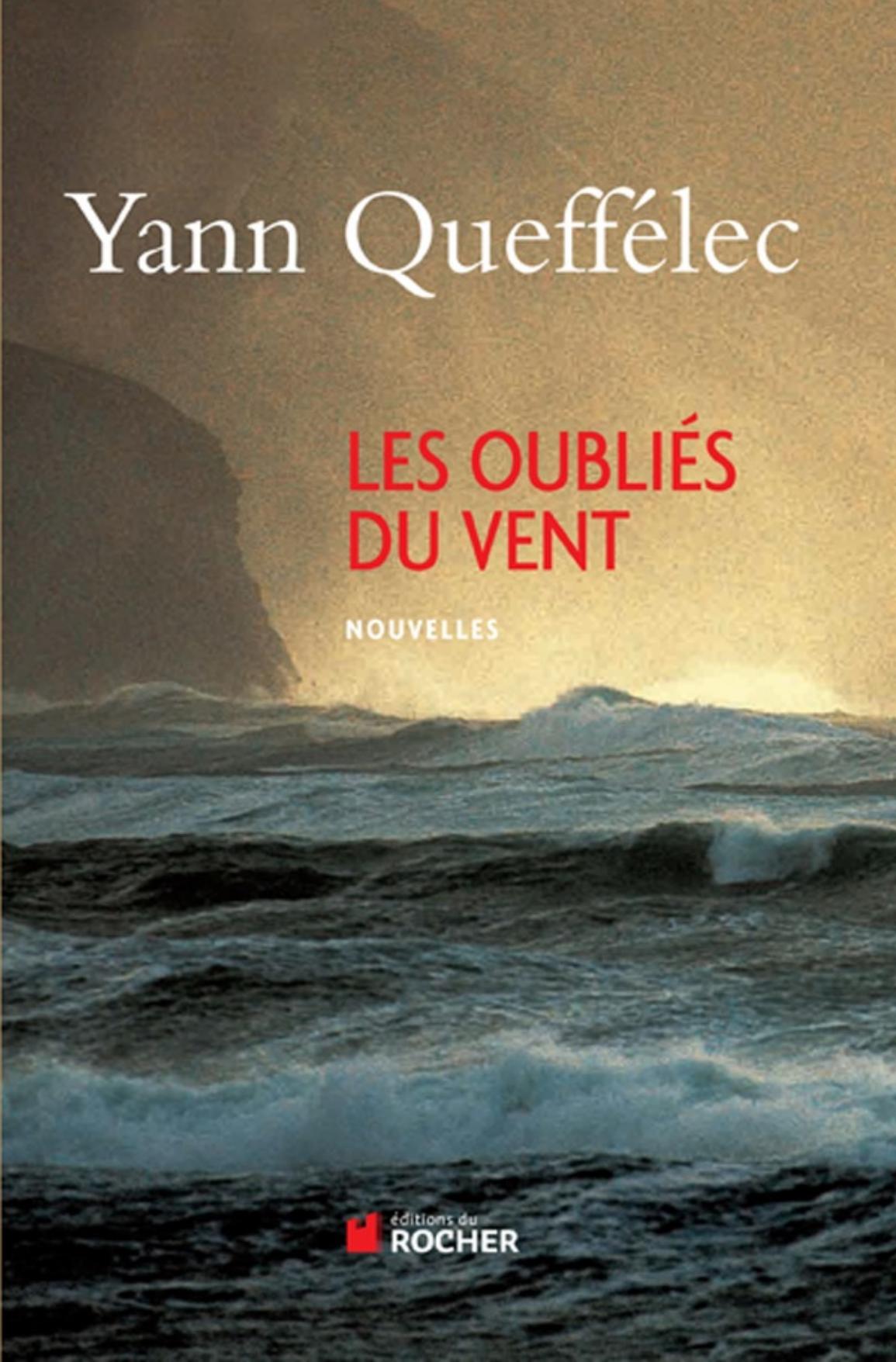


Yann Queffélec

LES OUBLIÉS  
DU VENT

NOUVELLES

 éditions du  
**ROCHER**



Yann Queffelec

LES OUBLIÉS  
DU VENT

NOUVELLES

éditions du  
**ROCHER**

Les Oubliés du vent

Yann Queffélec  
Les Oubliés du vent



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-0723-0

*À Servane*

*Quiconque n'a jamais vécu en terre lointaine*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus m'assassiner... S'il vous plaît... On m'a assez assassinée comme ça. Mon père, ma mère, y m'ont assassiné toute ma vie. Et les autres, et Jojo, ça suffit comme ça... Et mon fils qu'a dit qu'il reviendrait jamais, qu'est parti sans prévenir, si c'est pas un assassinat... Ma fille qu'est montée travailler à la tour Eiffel...

Qui c'est qui voulait la tuer, ce coup-là ?

Elle ne faisait de mal à personne. Elle marchait sans regarder à droite, à gauche, et chacun vivait comme il voulait dans son coin. Des fois, elle attrapait le sac à croûtons sur l'évier et elle allait nourrir les poissons dans la mare, et les poissons l'aimaient bien, les écolos la respectaient. L'autre jour, elle avait donné la moitié d'un citron au clodo. Madame Grenet, tiens ! C'est elle qui lui portait son mazout, le premier du mois, et qu'acceptait un doigt de guignolet pour qu'elle soit moins seule à boire. Alors, qui c'est qui savait qu'elle existait ?... Elle avait qu'à lire le journal de bout en bout pour être au courant... Elle osait pas... C'était marqué du début à la fin qui c'est qui voulait la tuer, à quelle heure, et comment ça se combinerait. D'habitude y z'écrivent après la mort des gens, mais pour elle y z'écrivaient d'avance. Elle se forçait à regarder les pages, sa vue se brouillait, les mots n'étaient plus de ceux qu'on arrive à déchiffrer du premier coup d'oeil.

Elle essuya ses lunettes avec l'ourlet de sa robe, elle essuya si fort qu'un des verres s'échappa des montures et partit à l'eau.

– Putain ! fit Maguib entre ses quenottes de résine.

Elle s'agenouilla sur la margelle du lavoir et plongea la main

dans l'eau boueuse. Elle était là à touiller, le bras enfoncé jusqu'à l'emmanchure de la robe, quand elle prit conscience de son reflet vivant sur l'eau noire, et elle bondit en arrière. Putain ! On aurait aussi bien pu la pousser et lui maintenir la tête sous la surface de l'eau comme un animal qu'on veut noyer.

Elle remonta dans la rue et s'appuya à l'un des pylônes de bois qui soutenaient l'édifice. Elle haletait face au grand soleil, le poing sur les yeux. Elle n'y voyait plus que d'un oeil, bordel ! et son verre était perdu. P't'être qu'elle avait pas bien lu. P't'être que c'était pas Maguib, après tout, le prénom de cette pauvre femme qu'ils comptaient zigouiller avant minuit, ce vendredi 12 ? Elle rouvrit le *Paris Match* et retrouva Clooney, les acteurs à pognon, Sophie Marceau, Geneviève de Fontenay, Carla, Miss France... Dès qu'il y avait des choses à lire, les caractères se chevauchaient et elle y comprenait rien. « Y m'auront pas, pleurnichait-elle, y m'auront pas ces fumiers !... Yz'ont qu'à zigouiller Sophie Marceau ou Geneviève de Fontenay, ou Yann Machinffélec s'ils ont des pulsions... » Elle avait payé trois euros son *Paris Match* qui racontait son assassinat en détail, et elle n'arrivait même pas à lire le passage qui la concernait. C'est bien dix euros que l'oculiste allait lui demander pour son verre de lunettes, et le cordonnier cinq pour les espadrilles... Ah, elle avait gagné sa journée ! On lui demanderait plus rien du tout. Qu'est-ce qu'elle en aurait à faire, des espadrilles, des lunettes, quand ça serait plus la peine d'avoir les yeux en face des trous pour regarder les pissenlits par en bas.

Maguib souffla dans ses joues... Elle essayait de prendre les choses à la blague, et la blague lui coupait les jarrets. Tout ça parce qu'elle était passée devant le Café-Librairie. D'habitude elle n'hésitait pas à traverser le cimetière pour aller donner des

croûtes aux poissons. Si Jojo n'avait pas voulu placer les morceaux du chien sur le cercueil de sa mère, là même où il avait prévu d'être enfermé, jamais elle aurait vu Clooney minauder et jamais elle aurait acheté *Paris Match*, et jamais elle aurait eu cette peur aux tripes. Avec ça, y'aurait un mois jour pour jour, ce soir, que Foulcan était mort, et justement un vendredi. Ça pense à tout, les assassins... Moi aussi je pense à tout, se dit Maguib, et elle pensa aux voisins. Les voisins la regardaient du même oeil qu'elle regardait les voisins, et s'ils ne l'aimaient pas, elle non plus. Qu'ils aient à coeur de l'assassiner, et de glisser la nouvelle dans *Paris Match*, était du ressort des voisins. Ça sautait aux yeux, maintenant. Les voisins voulaient la tuer.

D'un pas mal assuré, Maguib s'engagea sur la place du marché, et quand elle fut au coin de sa rue elle avait pris sa décision. Elle mourrait pas. Elle téléphonerait à *Paris Match*. Tant qu'elle aurait pas l'explication et des excuses, elle coucherait dans le placard de la cuisine et Jojo aurait qu'à monter la garde avec le couteau à viande. Elle demanderait des dommages et intérêts, de quoi s'acheter une voiture neuve ou refaire le toit qui s'effondrait par le milieu. Et peut-être qu'il en resterait une pincée pour un matelas neuf à ressorts.

Y z'allaient casquer, ces fumiers d'assassins !

Apercevant la maison pardessus les feuilles rousses de l'ouzoudaruc, elle eut un soupçon. Jojo l'attendait pour manger, comme il avait dit... Qu'est-ce qu'il avait dit ? « Je t'attends pour manger, pupuce ! » Manger quoi ? Ou manger qui ? Manger pupuce ? C'était pas elle, des fois, qu'il s'était mis en tête de boulotter ? Comme elle s'était mis en tête de lui faire boulotter son chien, à la fête des pères, avec des endives écrasées au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volontés... Sacrédié ! c'est ce que j'appelle une bonne soirée...  
Attention, n'en déduisez pas trop vite que c'est moi votre tueur.  
L'ennui, poursuivit-il, lorsqu'on tue une première fois son  
semblable, c'est qu'on recommence à la première occasion.

## 8.

### *Mort Subite*

Trop fatiguée pour ranger, Véro ne pensait plus qu'à son lit. Elle avait sa chambre à l'étage unique de l'aquarium. Son taux d'alcoolémie était si élevé qu'elle remonta les stores en imaginant les baisser. Elle négligea de brancher l'alarme et de régler la climatisation. Sans raison précise, uniquement parce qu'il faisait chaud, elle tomba quelques pièces de vêtements au bas de l'escalier qu'elle gravit pieds nus, en bâillant... Demain soir elle prendrait du temps pour elle, se vernirait les ongles... Argent, fuchsia, prune, elle hésitait... Elle ne rêvait jamais si bien qu'en se vernissant les ongles, assoupie sur son lit devant la télévision.

L'escalier montait directement à sa chambre, une grande pièce blanche ornée d'objets peints en rouge, sa couleur préférée. Elle ne fut pas plus tôt sur le palier qu'elle remarqua la forme d'un individu couché dans son lit. Trop fatiguée pour ranger, trop fatiguée pour avoir peur, elle s'approcha et reconnut le nouveau vendeur du Café-Librairie, pelotonné sous sa couette. Ils s'étaient rencontrés au souper des pêcheurs, quelques jours plus tôt. Ils avaient bien rigolé ensemble et s'étaient quittés au lever du soleil sur un simple ciao. Aucun 06 échangé...

Le vendeur accaparait les deux oreillers dont il tenait embrassé le plus rembourré. Ses vêtements gisaient par terre en boule, un livre ouvert pardessus. Le soir de leur rencontre il avait déjà un livre avec lui, et chaque fois qu'elle s'absentait il lisait, souriait en lisant. À son retour il lui demandait la permission de finir son paragraphe, il habitait dans deux mondes en même temps...

En débardeur et culotte, la cervelle embrumée d'anisette, Véro hésitait sur la meilleure manière de chasser l'intrus.

Elle posa le bout de ses doigts écartés sur son épaule, et par deux fois exerça une pression.

– Allez ouste ! dit-elle d'une voix exténuée.

– Tu n'as pas aimé, l'autre soir ?

Il souriait comme il souriait en lisant, les yeux fermés.

– J'ai connu plus endurant dans les îles, soupira Véro...

– Belle-Isle, Hoedic, Saint-Nicolas, Raguénes, Tévennec, Keller, je t'emmène où tu veux.

– Va-t-en.

– C'est toi qui le dis. Molène, Cigogne...

– Fiche-moi la paix, j'ai assez le mal de mer comme ça.

Il ouvrit son oeil bleu bonbon. Quelques méchants centimètres le séparaient du nombril de Véro, du string de Véro, des cuisses de Véro, de ce joli corps avec lequel il avait tellement aimé rigoler l'autre soir, dans ce même lit. Mais pourquoi diantre avoir changé la couette ?

Fallait-il qu'il appréciât Véro pour se risquer à escalader la façade d'une maison où tellement d'hommes importants se soûlaient et chahutaient dans la pièce du bas, ne se rendant même pas compte que n'importe qui pouvait les regarder à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## 11.

### *Crash*

À l'automne suivant, convaincue d'avoir rencontré l'homme de sa vie, le premier amoureux à lui demander d'être fidèle, Véro se maria au village. Ce fut Monsieur de Pancalec son témoin. En liberté conditionnelle, Jojo fut invité à la noce. Il revêtit pour la circonstance son propre costume de mari, enfermé depuis trente-cinq ans dans un carton traité à la naphtaline. Il n'était pas peu fier de parader en ami des voisins sur la pelouse de l'aquarium. Il portait un crêpe noir au revers de sa veste. Chaque fois qu'il songeait à la perte de sa femme, il songeait à la perte de son chien, à la perte de ses enfants, et même de ses vieux parents morts centenaires, comme tant d'autres dans la famille, gens coriaces. Et chaque fois il voyait dans son malheur une calamité dont il était responsable. Oui, c'était sa faute à lui tout ça... Et quand son commis d'office, un avocat rouquin, avait obtenu la remise de peine, multipliant les preuves de son innocence, entre l'ADN et les témoins oculaires, il s'était rebiffé, déçu, vexé, privé d'un châtement auquel il estimait avoir droit. Peut-être bien qu'il n'avait pas tué Maguib, encore qu'il se posât la question, mais il avait bien dû créer dans leur vie des conditions telles qu'on avait désiré la tuer. Le tueur n'est pas seulement celui qui porte le coup fatal. Jojo était coupable aussi. Et si ça continuait il récuserait l'avocat rouquin pour celui de Monsieur de Pancalec, beaucoup plus sévère à son égard. Enfin dehors, libre, ayant payé jusqu'au dernier instant sa dette à la société, il remonterait dans son car. Il retournerait voir la mer avec les passagers. « C'est bientôt, leur dirait-il, ouvrez grand les mirettes... Vous n'aurez jamais vu ça, le prochain tournant, ça y

est, la voilà, c'est elle... »

– Ah ! Monsieur Jojo en personne...

Un beau jeune homme romantique, la mèche blonde et bouclée, un foulard fuchsia autour du cou, s'approchait la main tendue.

– Qu'est-ce que vous en dites ? lança-t-il en montrant le ciel bleu.

Jojo considéra l'azur d'un oeil prudent.

– Il fait beau, dit-il... Mariage bleu mariage douteux.

– ... Pas un avion, mon cher, pas l'ombre d'un avion, pas un décibel d'avion... Qu'ils aillent se crasher ailleurs... Pour le mariage, les écolos ont obtenu des pouvoirs publics la réouverture exceptionnelle du volcan, jusqu'à ce soir minuit. Le bal se finira sous les avions mais ça n'aura plus d'importance...

– Ah ! fit Jojo que le bruit des réacteurs au ciel n'avait jamais dérangé.

C'est un peu comme les cars, les avions. Ils vont à lamer. On ne peut pas en vouloir à quelque chose qui vous emmène à la mer. Il s'en voulait à lui qui n'avait jamais emmené Maguib au bord de l'eau. Et pourquoi donc ? Elle en avait envie depuis toujours, il avait promis la plage, les casinos, les mouettes, les moules-frites, il avait promis des îles et du vent. Il se disait qu'il était tranquille au volant, avec ses passagers rien qu'à lui, et qu'elle trouverait sans cesse à redire à sa manière de conduire et d'être content pour si peu... Alors il l'avait laissée sur le

carreau. Pas étonnant qu'on l'ait tuée.

– Je me présente, fit le jeune homme... Gérard, l'heureux marié du jour. Gérard Raskolnikov.

– Ça me dit quelque chose, fit Jojo. Oui, c'est p't'être bien un nom que j'ai déjà lu... C'est pas vous qui travaillez au Point vert de l'Ecomarché ?

– Au Café-Librairie... D'autres ont la main verte, mais pas moi.

– N'empêche que je connais ce nom-là, Machinkov, et pas que du faire-part...Ça me dit vraiment quelque chose.

Le jeune homme eut un sourire affectueux. Il fit briller son alliance en or blanc dans les rayons du soleil.

– Le contraire serait inquiétant, mon ami. Raskolnikov est le plus célèbre personnage de la littérature russe. Il est surtout connu pour la manière dont il s'y prend lorsqu'il tue sa vieille garce de logeuse à coups de hache.

Gérard prit Jojo par les épaules et l'éloigna des ouzoudarucs où des oreilles étaient susceptibles de traîner.

– À coups de hache ? fit Jojo, les genoux flageolants.

– Un seul coup, oui, quelque part entre les deux yeux. Étant son descendant, c'est moi qui possède aujourd'hui l'arme du crime... L'énorme hache dont mon ancêtre s'est servi pour fracasser la vieille se trouve ici, dans la chambre de Véro, désormais la mienne... Je vous la montrerai tout à l'heure si ça

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les enfants n'avaient pas attendu la fin des intempéries pour s'en approcher. Tout ce qui nageait sur la plage s'était mis à l'eau. Les flancs à pic empêchant l'escalade, ils avaient gravi les mailles de la chaîne qui pendait hors de l'écubier, filant dans l'eau bleutée jusqu'à l'ancre noire posée sur le fond. Seuls les plus malingres avaient pu se faufiler par le minuscule intervalle entre la chaîne et l'écubier. Un mioche s'était égaré dans l'obscur méli-mélo des coursives, et deux jours plus tard on l'avait récupéré au bas d'une échelle, les os rompus.

– N'y allez pas, suppliait frère Bob, et ils y allaient à qui mieux mieux, s'entraidant pour jeter à la mer outres et cageots que la houle repoussait vers la plage. Après, c'était la curée.

Ce matin-là, des inconnus s'intéressèrent aux enfants, deux Blancs à bord d'une jeep arrivée par la piste en dur. Le militaire au volant prit la parole : voyez ces bidons jaunes éparpillés jusqu'à la pointe, ils sont tombés du bateau. Ramassez-les, rangez-les proprement au bord de la piste et vous aurez du paracétamol. Il ouvrit la main sur une pastille rose qu'il croqua. L'autre homme, un civil au physique étroit, se mit à parler du nez sous les rebords d'un immense chapeau, le regard absent dans les verres teintés : si vous ramassez les bidons vous serez soignés, vous et vos familles... Il se limait les ongles en répétant : « Vous vous en sortirez à moindre mal si vous obéissez... »

Deux lunes passèrent et deux lunes encore, on ne les compta plus. On est d'un rivage où les lunes se succèdent et recommencent, comme le vent succède au vent et le soleil à l'aube, s'attardant juste assez pour colorer l'océan de toutes les nuances du temps qui passe ou ne passe pas, Pâques ou Trinité.

Sur la plage, les enfants n'avaient pas chômé, remplissant leur mission au-delà des forces humaines, suiffant des écorces, arrimant des lianes autour des bidons, s'attelant comme des aurochs et s'arrachant la peau du squelette pour les monter au seuil de la piste en dur, tout fiers de la pyramide cabossée qu'ils empilaient, bons pour la photo sur les genoux du père Noël.

Les hommes ne revenant pas, les enfants se partagèrent les bidons. Ils en firent un village aux toitures de mangrove. Il n'y avait plus une goutte de vin dans les outres, mais ils continuaient à voir trouble et à chanceler. Ils avaient les lèvres bleues, le teint gris, comme enduit de poussière. Certains restaient affalés sous les feuilles de mangrove, le regard vitreux, la bave aux lèvres, proies rêvées des mouches. Frère Bob avait beau les injecter, les haranguer, fièvres et coliques ravageaient leurs petits corps transis. À marée haute le vent soufflait sans répit du large, emportant la saveur douce-amère des bidons et du cargo, ramenant les oiseaux à longues pattes au bord de l'eau. À marée descendante ils décollaient dans un vaste frisson noir qui jetait un froid sur l'azur au-dessus des mangroves, et la senteur maléfique reprenait.

– Fuyez ! ordonnait frère Bob aux enfants, mais ils faisaient la sourde oreille, incapables d'abandonner l'horizon natal, ou simplement trop fatigués pour aller jouer ailleurs. Ils ne jouaient plus. Ils fichaient la paix à Myriam qui vivait d'une cabane à l'autre, elle aussi bien mal en point.

Un beau jour la milice a fait irruption, au moins dix soldats invectivant les gosses, leur donnant cinq minutes pour vider les lieux. Frère Bob essayait tant bien que mal d'en placer une au nom des lois en vigueur. Il voulait débrouiller cette affaire de

cargo – savoir d'où il venait, où était passé l'équipage, ce que renfermaient les funestes bidons, alerter la Croix-Rouge et l'opinion mondiale... Les militaires riaient, le rembarraient. Ils ignoraient la nationalité du bateau, comme ils ignoraient si la mer et le vent n'étaient pas les seuls agents d'érosion prévus en haut lieu pour son enlèvement. Tout comme ils ignoraient si les gosses avaient des vertiges et des suées, s'ils risquaient d'en mourir... La consigne était d'ignorer, de nettoyer.

Quand Myriam perdit les eaux, elle était à quelques heures de la fin. La veille, elle était retournée au bateau chercher à manger, mais avec son gros ventre elle n'avait pas réussi à grimper jusqu'à l'écubier. À mi-chaîne elle avait lâché prise, retombant dans la mer où elle avait espéré connaître la paix. Ah s'il n'y avait pas eu ce ventre à désirer la vie sauve...

– On l'appellera Bob, dit ma mère au frère Bob qui l'avait délivrée, et Bob fut mon prénom usuel. Et ma mère put s'en aller en paix.

Aujourd'hui j'ai treize ans, j'aide à l'infirmierie, je plume les poulets. Comme d'autres enfants sur la plage, je souffre d'insuffisance optique, un mal indolore causé jadis par les émanations d'un cargo fantôme. Soyons honnêtes : je vis dans l'obscurité, au fond d'un terrier. Soyons honnêtes : j'aurais pu naître manchot, bossu, maboule, bête et méchant. Soyons honnêtes : pour moi qui suis casse-cou, toujours à vadrouiller sous la mer, à me frotter l'échine à l'encre rouillée du cargo sous la mer, deux yeux bien voyants ne seraient pas un luxe. Pour moi, pour les autres... Un de ces quatre jeudis, promet le frère Bob, on ira tous en bande au dispensaire arranger ça... Qui vivra verra... Après j'irai constater par moi-même, *de visu*, que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

numéro Siret... Brrr, que tout cela est fastidieux, pour quelques grammes de farine passés au four à bois... Auriez-vous au moins votre bordereau de régime fiscal, car je suppose que l'argent des baguettes fait l'objet d'une déclaration annuelle ?...

– Foutez-le camp, Monsieur, dit le boulanger dont la lèvre inférieure tressaillait et les prunelles lançaient des éclairs... Pain offert, gratos, cassos...

L'homme se retourna vers la foule des clients du matin, la plupart étudiants de l'école de coiffure venus chercher d'exquis sandwiches aux garnitures variées pour leur repas de midi. On les trouverait mastiquant sur les marches blanches de l'église au milieu des pigeons, se nourrissant et se dorant au soleil.

– Voyez-vous, leur dit-il, une grande injustice nous sépare, ce boulanger et moi... Je connais son métier, et lui ignore la nature de mes activités. Apprenez vous tous que je suis expert-comptable diplômé des écoles, et que l'expert-comptable contemporain protège la qualité de l'argent versé au créancier, comme un honnête boulanger protège la qualité du pain qu'il met en rayon.

– Par pitié, Monsieur. Ne m'obligez pas à faire le tour du comptoir. Il vous en cuirait.

L'homme à la baguette de sésame brandit son pain ramolli au-dessus des têtes et l'agita.

– Et maintenant, tonna-t-il en se redressant, ce boulanger m'offre le pain que je me fais un devoir civique de lui payer intégralement car tel est son dû. Est-ce à dire qu'il va vous offrir

à vous vos baguettes et vos sandwiches ? Allez-vous ressortir d'ici les poches pleines de crêpes que vous n'aurez pas payées ? De bonbons acidulés, de beignets au sucre ? De quel type de libéralité punie par la loi nous rendons-nous complices en mettant les pieds dans une brave boulangerie du matin, à peine réveillés, les cils collants ? Est-ce ainsi que l'on attaque sa journée, chez nous, lorsqu'on est homme ou femme à se regarder sans peur dans la glace ? La fraude serait-elle encouragée jusque dans ces lieux où s'achète le pain, le plus ingénu des aliments ? L'expert-comptable que je suis vous demande juste un minimum de mansuétude, cet élan qui par bonheur ne sort d'aucun porte-monnaie. Oui, excusez-moi d'être un peu tatillon.

À ces mots, le boulanger se tapa le front sur la coupelle de cuivre à rainures vissée au comptoir, là où l'argent des clients passait de leur poche au tiroir-caisse, et vice-versa.

– Et pourquoi, disait l'homme, ce boulanger m'offrirait-il mon pain comme ça, en douce, à moi et pas à vous ? Pour dissimuler qu'il n'est pas à jour avec la TVA, et que fiscalement c'est un démerdard ? Je le dis à titre d'exemple, nullement pour vous inciter à prendre vos sandwiches et vos crêpes ailleurs... Un expert-comptable n'accepte jamais le pain qu'on veut lui offrir dans une boulangerie, pas plus qu'un écolier ne prête attention aux bonbons du bel inconnu qui cherche à les lui faire apprécier dans un coin tranquille.

– On n'a pas que ça à faire, lança quelqu'un derrière lui. On a des trains à prendre.

– Confus, dit l'homme à la baguette, mort de honte !... Je vais aller manger ce pain avec du beurre, en tartines, et je repasserai

dans la matinée viser les documents autorisant ce règlement en espèces. Vraiment confus. Que l'un d'entre vous daigne m'accompagner à la banque et témoigner que j'ouvre un compte où l'euro vingt sera déposé, bloqué, saisi, tant que subsistera ce litige entre le boulanger et moi. Je ne saurais trop vous conseiller d'en faire autant.

Le jeune et dynamique clochard qui mendiait à l'entrée s'avança jusqu'à lui. C'était un beau garçon, chauve mais la barbe fournie, l'oeil intense et charbonneux, la main droite chargée d'une canette de bière.

– Tout cela ne me regarde évidemment pas, commença-t-il, et pardonnez-moi si j'ai tout entendu par la grille d'aération qui communique avec la rue. Pour ma part je suis l'inventeur du lave-bites dont vous n'ignorez pas que les toilettes publiques sont équipées de manière obligatoire. Un arrêté préfectoral devrait bientôt les rendre obligatoires à Paris dans tous les lieux de concentration, y compris les collèges, les maisons de retraite ou les maisons d'arrêt. J'ai bon espoir que l'ensemble du territoire national considère indispensable l'installation du lave-bites à côté du lave-mains à la sortie des toilettes accessibles aux particuliers. C'est la vigueur de la campagne antisida, entreprise en 2000 par les pouvoirs publics, et relayée par la télévision et l'Internet, qui a fait de moi le milliardaire que je suis sous vos yeux. Le lavebites, si génialement simple dans sa conception, semble intéresser aujourd'hui tous les gouvernements responsables, d'Europe et d'ailleurs, soucieux d'envoyer aux électeurs un signal fort concernant l'hygiène ordinaire, soeur de la moralité. De sorte que les journaux financiers comme le *Wall Street Journal* et *Capital Finance* me comparent, en termes de poids bancaire immédiat, à l'émir al-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Écume

Tu vis là-bas      Là-bas c'est la mer      Je l'ai su par la  
rumeur      Une maison dans l'île      une maison sur l'eau devant  
les rochers      entre les bistrots et la brume      tu  
m'attendais      les vagues le vent      toujours      une maison  
comme une île      une maison debout sur les  
marées      l'horizon jamais là tranquille jamais      un bol de vent  
la paille au centre du vent      sans sucre le vent merci      je  
t'avais dit moi aussi      sans sucre le vent et toi aussi      pas de  
hasard entre nous      sans sucre le vent sans poivre le vent      la  
neige      moi aussi depuis mon premier souffle      l'air du temps  
nature      aussi nature que l'air du temps sans adjuvant sans rien  
en lui qui      je t'avais dit tu m'avais dit on s'était dit on se  
dira      on s'était dit dit dit dit c'est toi c'est moi c'est elle enfin  
dans la maison sur l'eau      tu frissonnais      les orteils  
bleuis      du sable entre les orteils      il y a des années      le  
marchand de sable      la servante du vent      on jouait main dans  
la main      je me souviens de tout      la plage le vent      cette  
journée à la plage      les vagues le soleil sur les vagues      les  
choses que tu as dites en riant vers la mer      aucune limite tu as  
dit      aucune limite      faire n'importe quoi      te conquérir jour  
après jour      je me souviens      les cicatrices sur tes  
jambes      l'écume le vent marchand d'écume      flaques  
fouettées d'azur      de vent      les griffures du vent sur tes  
jambes nues      les griffures du sel      l'air du temps sans  
adjuvant sans rien en lui qui      monsieur miroir      un marchand  
d'habits      les choses que tu as dites ou laissé dire au  
vent      aucune limite      l'air sucré du large      je te connais je  
t'ai connue je te connaîtrai je sais qui tu es je t'attends      elle  
habite Londres aujourd'hui      elle habite Mouton-Duvernét elle  
habite ailleurs      est-ce qu'il le sait      est-ce qu'elle est au

courant est-ce que tu lui as dit est-ce qu'il lui a  
parlé est-ce qu'il en meurt est-ce qu'il tuerait aucune  
limite jamais ressenti avant toi mon corps avant toi du  
passé passé futur passé présent toujours passé je t'avais  
dit je t'ai dit toi on se dit tout je t'avais dit seule et  
pour toujours et moi s'il te plaît par pitié moi sur les  
ailes des miroirs moi sur le fruit coupé en deux moi fait  
pour te nommer moi sur le front du chacun pour soi sur  
l'âne si doux des fossoyeurs ils vont par deux tu vis seule  
au milieu d'une île avec un chien-loup l'île où tu es  
née où j'aurais voulu naître face au vent d'Espagne entre  
Belle-Isle-en-Mer et la bouée des Galères tendue vers  
l'horizon l'Espagne c'est là qu'elle vivait aux dernières  
nouvelles le bateau s'appelait du nom d'un roi un roi  
disparu un bateau blanc toujours penché un bateau qui  
mesurait jadis la profondeur du flot je dois la trouver je  
sais j'ai toujours su depuis la plage aucune  
limite ensemble être ensemble je me suis senti heureux  
ce jour-là jamais aussi heureux jamais plus enfant plus  
adolescent plus ancien elle partie disparue les baisers  
soufflés au vent les caresses d'autrefois elle t'attend  
partout ailleurs facile à trouver maison  
vide ébréchée froide au nord du courant bateau  
efflanqué barque retournée voilures pendantes mémoire  
emportée tu tournes en sortant du métro n'attends plus  
vas-y vite trouve la rue la mer l'océan l'île qui la retient sur  
les chemins égarés d'Espagne j'ai conservé le billet de la  
Cruiseline l'adresse à Coral to Alhambra Palace le  
numéro de la cabine au bout du navire n'oublie pas mon  
nom tu t'appelles comment ?

Du même auteur

## ROMANS

- Le Charme noir*, Gallimard, 1983  
*Les Noces barbares*, Gallimard, 1985, prix Goncourt  
*La Femme sous l'horizon*, Julliard, 1988  
*Le Maître des chimères*, Julliard, 1990  
*Prends garde au loup*, Julliard, 1992  
*Disparue dans la nuit*, Grasset, 1994  
*Noir Animal*, Bartillat, 1995  
*La Force d'aimer*, Grasset, 1996  
*Happy Birthday Sarah*, Grasset, 1998  
*Osmose*, Laffont, 2000  
*Boris après l'amour*, Fayard, 2002  
*Vert cruel*, Bartillat, 2003  
*Moi et toi*, Fayard, 2004  
*Les Affamés*, Fayard, 2004  
*Ma première femme*, Fayard, 2005  
*La Dégustation*, Fayard, 2005  
*L'Amante*, Fayard, 2006  
*L'amour est fou*, Fayard, 2006  
*Le Plus Heureux des hommes*, Fayard, 2007  
*La Puissance des corps*, Fayard, 2009  
*Le Piano de ma mère*, L'Archipel, 2010

## DOCUMENTS

- Béla Bartók*, biographie, Mazarine, 1981 ;  
édition revue et corrigée, Stock, 1993  
*Le Poisson qui renifle*, livre pour enfants, Nathan, 1994  
*Le Pingouin mégalomane*, livre pour enfants, Nathan, 1994  
*Le Soleil se lève à l'ouest*, beau livre,  
photographies de Jean-Marc Durou, Laffont, 1994  
*Horizons*, beau livre, photographies de Philip Plisson,  
Le Chêne, 1996

*Toi, l'horizon*, beau livre, Cercle d'art, 1999  
*Idoles*, beau livre, peintures de Jeanne Champion,  
Cercle d'art, 2002  
*La Mer*, beau livre, photographies de Philip Plisson,  
La Martinière, 2002  
*Tendre est la mer*, La Martinière, 2006  
*Passions criminelles*, avec Mireille Dumas, Fayard, 2008  
*Tabarly*, L'Archipel, 2008  
*Adieu Bugaled Breizh*, Le Rocher, 2009

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : juillet 2010  
N° d'impression :



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
99/2010